

CINEMA

# L'histoire de Marion

**Si Patrice Leconte a réussi à éviter les pièges d'une histoire qui aurait pu être sordide, il est quand même tombé dans les filets d'un joli minois.**

Patrice Leconte, cinéaste ô combien prolifique avec un nouveau film chaque année, s'est toujours intéressé aux atmosphères particulières, aux mondes à part. Souvenez-vous de "La fille sur le pont", ou encore de "Ridicule". Il nous confronte chaque fois au choc d'un monde avec son propre imaginaire. Cette fois, il a choisi de revisiter, à sa manière, les bordels à froufrou des années quarante, avant que les prostituées ne se retrouvent définitivement sur les trottoirs et que les maisons closes le soient au sens propre après l'avoir été au figuré.

Le contexte étant posé, il ne faut pas s'attendre pour autant à un film documentaire sur la vie dans les bordels. Leconte évite soigneusement le versant sordide, sans espoir, pour se concentrer sur une vision poétique, sensuelle, presque décorative de ce Palais Oriental où les prostituées sont comme des soeurs, unies par une même chimère, celle de l'homme qui les délivrera pour les faire entrer dans la vraie vie. "J'avais envie de positiver, de styliser, que cela sente bon en poussant la por-

te du Palais Oriental, que la chair soit joyeuse".

L'action débute dans les années cinquante; Catherine Mouchet, flanquée de deux collègues, fait le pied de grue par une nuit pluvieuse. Pour passer le temps, elle raconte la profession du temps de sa splendeur, lorsque les putes pouvaient encore se réfugier dans le giron douillet des maisons closes. Sur un mode narratif mélancolique, l'histoire commence par ce que l'on peut appeler dans le langage du milieu "un accident de travail" appelé P'tit Louis. Ce fils de pute, sans mauvais jeux de mots, devient la mascotte du bordel, l'homme à tout faire qui a su trouver sa place et se rendre indispensable. Son rêve: trouver une femme, une seule, et s'en occuper.

C'est là que surgit "le plat du jour", c'est à dire une fille de passage, qui passe de bordels en maisons closes, ce qui revient au même, et vient s'installer au Palais Oriental. Il ne faut pas plus que ce joli visage triste appartenant à Marion (Laeticia Casta) pour faire fondre P'tit Louis le restant de ses jours. Il devient son ange gardien, son Cyrano et lui

cherchera l'homme de ses rêves, plus séduisant que lui, plus "prince charmant". Le bel élu, joué par un Vincent Elbaz un peu fade, ne s'avère pas à la hauteur des espérances placées en lui; petite frappe instable, incapable de suivre Marion dans sa marche vers les sommets, ses envies de music hall...

L'argument, certes ténu, comme souvent chez Leconte, n'empêche pas le charme d'opérer. Le plus surprenant reste probablement la prestation de Laeticia Casta. Peut-être se souvient-on de la catastrophique "bicyclette

bleue" qui semblât sonner le glas d'une possible carrière au cinéma. Il faut reconnaître que la belle s'est fort appliquée depuis et bien que ne possédant pas (encore) l'étoffe des plus grandes, elle retrouve une certaine crédibilité dans ce rôle.

La justesse de Catherine Mouchet et le jeu touchant de Patrick Timsit apportent une qualité certaine au casting et pourtant, la mayonnaise ne prend jamais tout à fait. Comme si Leconte avait opté pour l'élégance en oubliant d'y rajouter l'étincelle. "Rue des plaisirs" est un joli travail d'ar-

tisan, un film mineur dont on pourrait se satisfaire si on n'en attendait pas plus du réalisateur du "Mari de la coiffeuse". En fin de compte, on se retrouve comme les trois putes du début: sur le trottoir, et pas dans le Palais Oriental, à écouter avec envie Catherine Mouchet nous raconter l'histoire de Marion.

Séverine Rossewy

A l'Utopia



*Rêver l'impossible? Qu'un beau jour le prince charmant, l'élu de son coeur viendra et que le monde sera beau.*

DOCUMENTAIRE

# Voyage au bout de l'enfance

**"Niños" est un documentaire du jeune réalisateur José Luis Peñafuerte García sur les enfants de la guerre civile d'Espagne vivant en Belgique.**

Sa mère est née aux Asturies, son père à Séville. Lui, José Luis Peñafuerte García, est né à Bruxelles. Entre l'âge de 12 et 17 ans il a vécu en Espagne. A son retour en Belgique il a ressenti la nostalgie de ce pays d'où il était originaire mais avec lequel il avait eu pendant de longues années un rapport plutôt imaginaire, nourri par les histoires que "el abuelito Simón", son grand-père maternel, lui racontait.

Grâce à son grand-père, José Luis Peñafuerte a eu accès à l'histoire de son pays d'origine, notamment à la période de la guerre civile. Il lui a donné le goût de la transmission.

En 1996, comme travail de fin d'études à l'école de cinéma, il a décidé de réaliser un documentaire sur les Brigades Internationales, mais il a compris qu'il était arrivé trop tard. C'est à ce moment

que le hasard lui fait rencontrer Emilia Labajos Pérez, présidente de l'association des enfants de la guerre civile espagnole en Belgique. Lors de sa petite enfance à Bruxelles, José Luis avait entendu sa mère parler des enfants de la guerre pour désigner une dame âgée qu'ils croisaient au marché, mais il n'avait jamais vraiment compris pourquoi elle disait cela. C'est alors qu'il a compris! Lorsqu'il regardait

les photos de l'exposition sur les enfants de la guerre il trouvait dans les yeux de ceux-ci de la douleur, de la nostalgie, dans tous la même question: "Où sont-ils, nos parents?"

José Luis Peñafuerte a voulu, par ce documentaire, établir un pont entre deux histoires: la sienne et celle des enfants de la guerre. Comme eux, il a dû creuser en quête de son identité, de ses racines. En effet, les enfants évacués ont été arrachés à leur histoire originaire, ils ont dû "se" bâtir ailleurs. Ils ont développé une personnalité multiple. Parler de la Belgique et de l'Espagne, de l'émigration et de l'exil, de l'identité et de la transmission, c'était le sujet de son documentaire.

## En quête d'identité

Lorsqu'il a rencontré des enfants de la guerre civile exilés au Mexique, en Russie, en Belgique, il s'est retrouvé face à sa propre histoire, il a reçu des réponses à ses propres questions, en tant qu'enfant d'immigrés. Ces enfants, devenus adultes, subissaient le déracinement, la blessure d'avoir été arrachés à leur culture d'origine, l'oubli. Ils se demandaient "Que serais-je devenu si cette guerre des adultes n'avait pas existé?". Ces enfants sont les grands oubliés de la guerre civile espagnole. Ceux qui sont restés dans les pays d'accueil ont dû vivre de nouvelles guerres,

ceux qui sont retournés en Espagne après 1939 ont subi le rejet d'un régime qui les identifiait à l'ennemi et nombre d'entre eux n'ont même pas retrouvé leurs familles.

Dans un moment où les termes "frontières", "globalisation", "métissage", sont si souvent à la une, José Luis Peñafuerte est persuadé de l'importance de parcourir sa mémoire individuelle afin de mieux sauvegarder notre mémoire collective, pour que la solidarité soit possible et pour que des citoyens de pays qui, dans le passé, ont été des pays d'émigration, et qui, actuellement, sont devenus des pays d'accueil, comprennent les citoyens étrangers qui arrivent de tous les coins du monde à la recherche d'une chance de survivre, d'abord, et de s'épanouir comme êtres humains, ensuite.

Paca Rimbau Hernández



*"Niños" de José Luis Peñafuerte García, projection du film suivie d'un débat en français avec le réalisateur et Emilia Labajos Pérez, présidente de l'association "Les enfants de la guerre de Belgique", le jeudi 28 février, 19 heures, Info-Video-Center, Luxembourg. Org.: Círculo Cultural Antonio Machado et ABIL (Amis des Brigades Internationales-Luxembourg a.s.b.l.).*